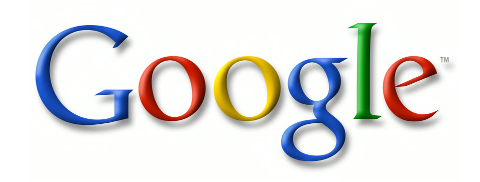
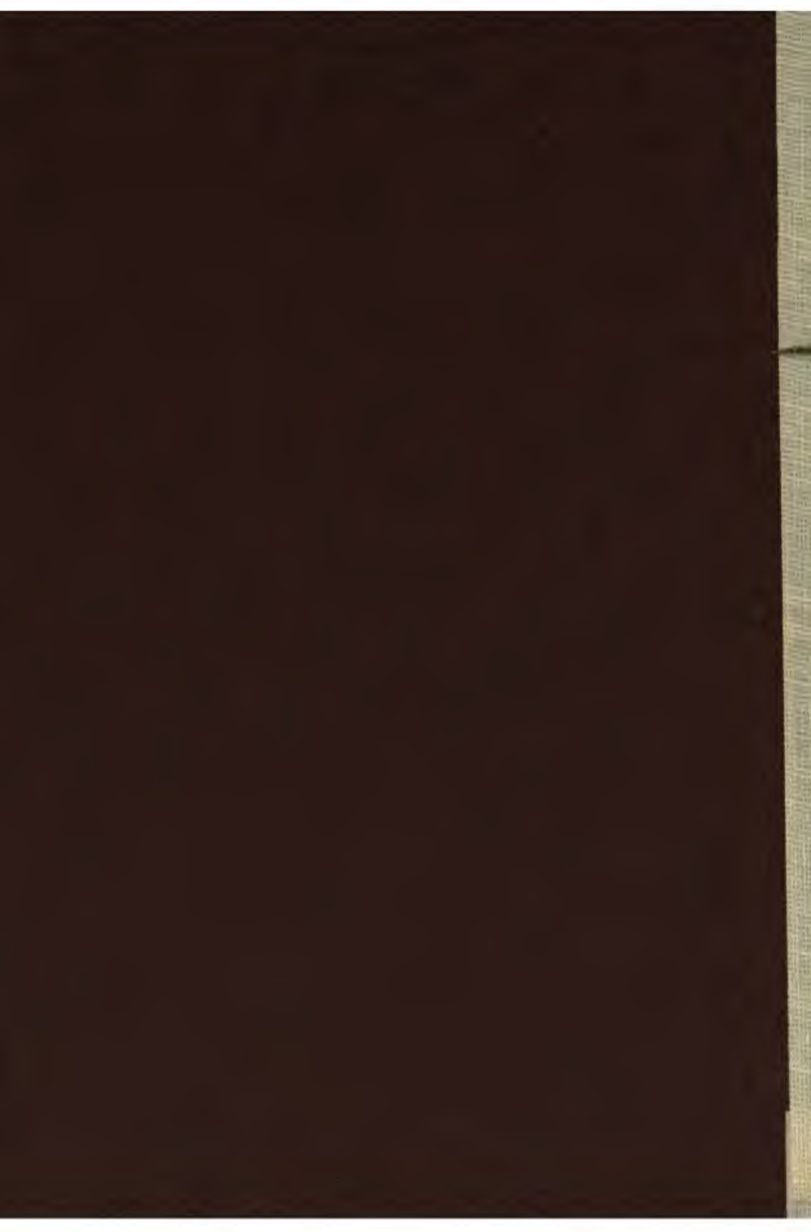

Google



Guide du Visiteur

DE

L'ÉGLISE CATHÉDRALE
DE BESANÇON

PAR

J. M. S.

Dilexi decorem domus tuæ.
(*Psal.* 25.)



BESANÇON
IMPRIMERIE HENRI BOSSANNE
—
1902

Guide du Visiteur

DE

L'ÉGLISE CATHÉDRALE

DE BESANÇON

PAR

J. M. S.

Dilexi decorem domus tuæ.
(*Psal.* 25.)



BESANÇON
IMPRIMERIE HENRI BOSSANNE
—
1902

BRUIL

GUIDE DU VISITEUR

DE

L'ÉGLISE CATHÉDRALE
DE BESANÇON

La cathédrale a son entrée principale sur un des flancs de l'église. Le portail n'a rien de remarquable. Il est surmonté, depuis quelques années, d'un ovale en pierre, représentant en relief saint Jean l'Evangéliste, patron de cette église, érigée en basilique mineure, en vertu de lettres apostoliques du 1er février 1877.

I

Grande Nef

En pénétrant dans l'église, on remarque d'abord une disposition qui rappelle certaines cathédrales des bords du Rhin. C'est l'existence de deux absides, occupant les deux extrémités de l'édifice ; l'abside du grand chœur et celle dite du Saint-Suaire.

En se plaçant devant celle-ci, on a la vue de l'intérieur de la grande nef, qui présente un aspect imposant. Cette grande nef a 26 mètres de hauteur sous voûte, 60 de longueur totale et 24 de largeur dans œuvre. L'étage inférieur offre le caractère de l'époque romane, avec des arcatures en plein cintre, et des chapiteaux de formes variées.

Cette construction se terminait primitivement par une voûte en bois, qui fut incendiée en 1213. C'est alors que fut construite (1237), la voûte ogivale en pierre qui existe encore, appuyée sur la construction romane primitive.

Au-dessus de la corniche, règne une galerie formée par de légères et gracieuses colonnettes s'élevant jusqu'à la voûte. En arrière se développent les arceaux du *triforium*, formant une double galerie percée de fenestrelles. Ces petites fenêtres, garnies d'abord de verres blancs, sont aujourd'hui ornées de vitraux peints, dont les dessins, reliés par une pensée commune, sont empruntés à l'histoire de l'Eglise, depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à Pie IX. Une notice, due à la plume de Mgr Besson, donne l'interprétation complète de ces figures [1].

(1) Plaquette de 8 pages, 1874.

Au bas de la grande nef est placée une dalle disposée en losange, au milieu du parvis, et sur laquelle est gravée l'inscription suivante : *Cette pierre recouvre l'ancienne sépulture des Comtes Palatins de Bourgogne, transportés en cette église par le chapitre en MDCLXXIV, lors de la démolition de l'église Saint-Etienne, sise sur la montagne. Le XII octobre MDCCCLXIII, Jacques-Marie-Adrien-Césaire Mathieu, Cardinal, prêtre de la sainte Eglise romaine du titre de Saint-Sylvestre* in capite, *archevêque de Besançon, a trouvé cette sépulture qu'il cherchait. Il a levé respectueusement les ossements et les cendres des corps, pour les placer plus honorablement, dans la chapelle du Sacré-Cœur, la dernière de la basse nef de gauche, et il a conservé ici le sarcophage de pierre, les enveloppes de cuir, et les débris du cercueil de bois où étaient les ossements.* — Aujourd'hui, ces restes, placés dans quatre cercueils en chêne, sont déposés dans la crypte de la chapelle du Sacré-Cœur, indiquée plus haut.

En avançant dans la grande nef, le visiteur remarque, contre un pilier de gauche, la chaire à prêcher qui date de 1469. C'est un don que le chanoine Pierre Grenier fit à la métropole à l'occasion de son installation au Chapitre. Ce

monument, de style gothique, en pierre polie artistement travaillée, fut placé alors contre un pilier à l'entrée du chœur, du côté de l'Evangile. Dès le xve siècle, le prêtre prédicateur occupait cette chaire pour faire entendre au peuple la parole de Dieu.

Parmi les prédicateurs qui ont illustré cette chaire, la tradition signale le grand évêque de Genève, saint François de Sales qui y fit entendre sa parole, le 8 novembre 1608. Sous l'épiscopat du cardinal de Rohan, elle fut reléguée dans les caves de l'archevêché et remplacée par la chaire en bois, qui s'élève en face. Mais en 1860, le cardinal Mathieu la fit reconstruire là où elle figure aujourd'hui, comme un des modèles les plus intéressants des chaires anciennes.

II

Le Sanctuaire

Le chœur de Saint-Jean est élevé de quatre marches au-dessus de la grande nef. C'est la partie de l'église la plus remarquable au point de vue artistique, malgré la diversité des genres

d'architecture. Ce sanctuaire, vaste et splendide, est favorable aux grandes cérémonies de l'Eglise. Il présente d'abord un pavé en marbre qui recouvre le caveau funéraire où sont inhumés les archevêques de Besançon. Le centre de ce pavé forme un grand cercle au milieu duquel est le triangle en marbre de Sienne, figurant Jéhova ou la Trinité divine, d'où s'échappent tout autour des rayons lumineux !

Parmi les ornements du chœur on voit, à gauche, le trône archiépiscopal, dont le siège est orné de deux aigles dorés. C'est un don de Napoléon Ier à l'Archevêque de Besançon, Mgr Claude Lecoz. De chaque côté du chœur se dressent les quatre grands candélabres, provenant de l'ancienne église des Carmes, signés de leur auteur : *Boichard fecit* (1736 et 1742).

Le maître-autel, construit dans le style moderne, est remarquable par les belles plaques de marbre dont il est revêtu. Surmonté d'un dais magnifique, il est orné de six chandeliers absolument semblables à ceux que Charles X a donnés à la cathédrale de Reims. C'est aussi un don du gouvernement à la métropole de Besançon, ainsi que la croix et le tabernacle de bronze doré.

Mais le plus bel ornement de cet autel, con-

siste dans les deux anges adorateurs, de marbre blanc, œuvre de l'artiste bisontin, Luc Breton, qui les sculpta à Rome en 1766, pour l'église Saint-Maurice de Besançon. C'est, dit-on, en 1794, à l'occasion de la fête de la déesse Raison, qu'ils ont été transportés à la cathédrale où ils sont restés définitivement.

Derrière l'autel, une grande châsse de cuivre doré renferme des reliques tirées des Catacombes de Rome. On lit sur la banderole que surmontent les armes du Chapitre : *Corpus sancti Theophili martyris*. Et au-dessous : Ex-voto MDCCCLIII. C'est un don du cardinal Mathieu.

L'étage inférieur de l'abside est coupé de sept baies de style roman, dont les colonnes gracieuses sont couronnées de chapiteaux richement sculptés. Les verrières sont modernes et convenablement exécutées. Celle du milieu figure le crucifiement ; quatre autres représentent saint Ferréol, saint Pierre, saint Paul et saint Ferjeux.

Les grandes baies de l'étage supérieur de l'abside étaient autrefois garnies de meneaux, que Mgr le Cardinal de Rohan a eu la malheureuse idée de supprimer en 1829, pour y faire placer des vitraux, dont on peut louer le dessin,

mais qui, comme verrières, semblent bien appartenir à l'enfance de l'art.

Deux pièces intéressantes ont disparu du chœur. C'est le beau lutrin en cuivre et la Rose de Saint-Jean, dont nous parlerons ailleurs. Un autre ornement en a encore été enlevé pour faire place à un orgue d'accompagnement. Ce sont les stalles des chanoines, réservées pour une destination nouvelle.

III

Basse nef de droite

En quittant le sanctuaire, on descend dans la nef de droite et on arrive à la grande sacristie, où est exposé le portrait du Cardinal de Rohan, le grand bienfaiteur de l'église. On admire d'abord la boiserie fort riche qui décore cette pièce. Ses buffets renferment un trésor précieux dont nous indiquerons les pièces principales :

La plus remarquable est un christ en ivoire qui mesure exactement 75 centimètres. C'est un des plus grands qu'on connaisse. Il est placé dans un cadre style Louis XIV, tendu de velours

noir, et cloué sur une croix de *bois de violette.* En réalité, c'est une pièce d'une grande valeur. Il provient du chanoine Hugon, évêque de Philadelphie et suffragant de Besançon de 1736 à 1754.

OSTENSOIR. — Une autre merveille du trésor de Saint-Jean c'est l'ostensoir, en argent et vermeil, de forme pyramidale, dont on raconte ainsi l'origine. Il provient du trésor de Notre-Dame des Ermites et porte la marque de fabrication de Neuchatel. On dit qu'en 1799, lors du pillage d'Einsiedeln, il fut recueilli par un Bisontin qui faisait partie du corps de Masséna. Au rétablissement du culte, cet ostensoir fut déposé, par une main inconnue, à la sacristie de la cathédrale. Ce joyau date du XVIIe siècle. Il est orné de têtes d'anges, de guirlandes, de fleurs, et surtout des statuettes de la Vierge, de saint Benoit et de saint Bernard.

CALICES. — La sacristie de la cathédrale possède un assez grand nombre de vases sacrés qui n'ont, pour la plupart, rien qui mérite d'être signalé. Mentionnons ceux qui ont quelque intérêt historique ou artistique : 1° un calice de l'orfèvrerie dite de Salins, donné par M. Iteney à l'église dont il était curé ; 2° calice et burettes de Léon XIII, donnés au Chapitre à l'occasion de

son jubilé sacerdotal ; 3° petit calice en vermeil, don de M. Guibard, aumônier de la Citadelle ; 4° grand calice, assorti, qui ne sert que pour les fêtes solennelles du Chapitre, don d'un inconnu en 1848.

Reliquaires. — 1° De saint Etienne, en forme de bras, richement orné, don du cardinal Mathieu, au nom de son frère, en 1848 ; 2° châsse en vermeil, renfermant des reliques des saints Ferréol et Ferjeux, *ex voto* du cardinal Mathieu ; 3° statue de la Vierge triomphante, en argent, à N.-D. de Gray, *ex voto* du choléra en 1851 (déposée à l'Archevêché).

Reliques de la Passion. — 1° Reliques de la vraie croix, provenant de Mme Adélaïde-Charlotte de Moustier, dame de Saint-Cyr, et données à la cathédrale par M. Lionel de Moustier en 1830 (authentique renfermé dans le reliquaire); 2° morceau de la vraie croix, dans un reliquaire en forme de croix, exposé tous les vendredis du carême à la vénération publique ; 3° parcelles de la sainte couronne d'épines, exposées les mêmes jours ; 4° parcelle de la vraie croix, dans un reliquaire porté chaque année aux processions des Rogations et de la fête de saint Marc ; 5° objet précieux : un Evangéliaire du XIIIe siècle, appelé *saphir*, orné d'une tablette. Il est déposé aujour-

d'hui à la bibliothèque publique de Besançon. La tablette d'ivoire est au musée de Cluny.

Ornements sacerdotaux. — Quatre ornements complets destinés aux offices pontificaux, comprenant, chacun, trente-quatre pièces; un cinquième ornement, ayant servi au sacre de Charles X, comprenant sept chasubles, huit chapes, quatorze dalmatiques. — La mitre de Charles de Neuchatel de 1481, enrichie de pierreries et conservée au trésor de l'Archevêché. — La mitre du Chapitre, conservée au trésor de la cathédrale, et destinée à rappeler le droit des anciens chanoines de porter la mitre quand ils officiaient.

Ornement Carondelet. — C'est une des pièces les plus curieuses du trésor de Saint-Jean. En 1530, Jean Carondelet, originaire de Dole, était évêque de Palerme et en même temps haut doyen du Chapitre de Besançon. Il gratifia généreusement nos deux cathédrales en leur envoyant, de la Flandre où il résidait, deux magnifiques ornements de velours cramoisi. Jusqu'à la Révolution, ces ornements servirent à relever l'éclat des offices capitulaires. Ils ont disparu lors du dépouillement de la cathédrale. Toutefois, quelques débris en sont arrivés dans la modeste église de Mondoré (Hte-Saône). Vers

1869, le cardinal Mathieu ayant remarqué ces tissus merveilleux , en fit l'acquisition, les envoya à Lyon, d'où, après une restauration intelligente, ils revinrent à Besançon sous la forme d'une chasuble et de deux dalmatiques qui font l'admiration des connaisseurs. On en remarque les médaillons anciens avec la devise de Jean Carondelet, *Matura*, et la date de l'origine et de la restauration (1528-1870).

IV

La petite nef de droite

Cette nef, précédemment obscure, est suffisamment éclairée depuis qu'on en a démuré les fenêtres. Au-dessus de la porte de la sacristie on remarque le beau Christ, peint par Trévisan, en 1649, à la demande du Chapitre.

LA VIERGE DE CARONDELET. — Entre ce tableau et le buffet d'orgue, apparaît le chef-d'œuvre de fra Bartolomeo, connu sous le nom de Vierge de Carondelet. Voici en quelques mots son histoire :

Ferry Carondelet, chanoine de Besançon, était

en faveur auprès de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. En 1510, il fut par elle envoyé en ambassade à Rome. Ferry, qui avait une âme d'artiste, se lia avec Raphaël et avec le peintre dominicain fra Bartolomeo. C'est à celui-ci qu'il commanda un tableau destiné à l'église Saint-Etienne de Besançon. Exécuté en 1512, ce tableau n'arriva qu'en 1519 à Saint-Etienne, où il resta jusqu'en 1674. Lors de la destruction de cette église, il fut transporté à Saint-Jean, déposé dans la chapelle obscure de Saint-Ferjeux, où il fut oublié pendant et après la Révolution. Ce n'est qu'en 1860 qu'il fut mis en lumière au lieu où il est aujourd'hui.

On a donné de cette œuvre plusieurs interprétations. Voici celle qui nous paraît la plus naturelle. C'est un *ex voto* offert par Ferry en reconnaissance de la protection que la Sainte Vierge lui avait accordée dans un grand danger.

Au sommet du tableau apparaît la Vierge entourée d'anges d'une merveilleuse beauté. Au-dessous, à gauche, saint Sébastien, saint Etienne, saint Jean-Baptiste agenouillé. A droite, saint Bernard, saint Antoine et le donateur, en costume de magistrat et avec les insignes de chanoine. Dans le lointain un paysage où l'on aperçoit des baigneurs. Toutes ces figures

répondent aux principales dévotions en honneur en Franche-Comté, et dans le goût de Ferry. Il avait peut-être échappé à un grand péril, et fait peindre, dans une scène mystique, les saints patrons qu'il honorait spécialement.

En descendant la basse nef, on est en face de l'orgue. L'archevêque Quantin Ménard est le premier de nos prélats qui, en 1462, dota la cathédrale d'un jeu d'orgue, qui était suspendu entre les deux premiers piliers de la grande nef. Le cardinal de Rohan le fit transporter, en 1829, dans la tribune où il est maintenant. L'orgue actuel a été inauguré en 1898.

Un retable ancien. — A côté de l'orgue est dressé, contre la muraille, une espèce de retable en pierre, qui date de la Renaissance. On lit au bas l'inscription suivante en lettres du XVIe siècle : *Imagines has fieri quondam fecit venelis vir Magr Heric Garneri huj ecclie cano*; c'est-à-dire : Vénérable maître Henri Garnier, chanoine de cette église, fit faire autrefois ces images. Rien n'indique quelles étaient ces images, sinon quelques instruments de la Passion, figurés sur les colonnes de ce retable.

V

L'abside du Saint-Suaire

La mort de Saphire. — Au bas de la nef de droite, nous entrons dans la nef du Saint-Suaire par la chapelle de saint Etienne. Outre le tableau qui reproduit le supplice du Protomartyr, et qui n'a rien d'extraordinaire, on peut admirer, dans cette chapelle, une toile qui représente, sous des couleurs un peu vives, la mort de Saphire et d'Ananie. Cette œuvre est attribuée par les uns à Sébastien del Piombo, par d'autres au Tintoret.

Buste de Pie VI. — A l'angle de cette chapelle on remarque le beau buste de Pie VI, semblable à celui qu'on voit dans la cathédrale de Valence. C'est l'œuvre de Giuseppe Piani. Ce don a été fait à la cathédrale, en 1818, par l'architecte Paris.

Tombeau de F. Carondelet. — Le tombeau de Ferry Carondelet est le monument le plus remarquable de cette chapelle. Ferry, abbé de Montbenoît, mourut dans cette abbaye en 1528.

En 1543, son corps fut transporté à la cathédrale de Saint-Etienne, et déposé dans le magnifique tombeau que lui fit exécuter, en Flandre, son frère Jean, évêque de Palerme. Ce monument resta 131 ans dans l'église du mont Cœlius. Lors de la destruction de cette église, en 1674, on le descendit à Saint-Jean. Après avoir échappé au vandalisme révolutionnaire, il resta longtemps oublié, pendant 120 ans, dans le passage obscur qui va de la cathédrale à la salle synodale. En 1860, le cardinal Mathieu le remit en lumière et le fit reporter devant l'autel dédié à saint Etienne. C'est là qu'on peut le voir aujourd'hui, en habits pontificaux, étendu, la tête reposant sur le bras gauche, et la main droite tenant un livre. Au-dessous est représenté un cadavre, rongé par les vers et les reptiles. Malgré ses attributs épiscopaux, Ferry n'a jamais été évêque, ni prêtre. C'était, selon les usages abusifs du temps, un simple laïque, revêtu de dignités ecclésiastiques. Le privilège de porter les insignes épiscopaux avait été accordé aux abbés successifs de Montbenoît, en 1337, par une bulle du pape d'Avignon, Benoît XII, dont l'original est encore dans les archives du Doubs.

Autel de Saint-Ferjeux. — Sur l'aile opposée de l'abside du Saint-Suaire, se trouve la chapelle

de saint Ferjeux. Le tableau de l'autel représente les apôtres du diocèse prêchant devant la foule assemblée, et sur l'autel même, deux petits bustes en marbre reproduisent la tradition légendaire des saints Ferréol et Ferjeux portant leurs têtes dans leurs mains. Contre le mur du côté du clocher, est suspendu un tableau donné par le Gouvernement; c'est saint Jean écrivant son Evangile sous l'inspiration d'un ange.

LUTRIN DE NOTRE-DAME DE PARIS. — Dans cette chapelle est relégué pour le moment le lutrin qui figurait précédemment au grand chœur du Chapitre. C'est, dit M. Castan, un bel ouvrage de cuivre artistique, de l'époque du premier Empire, exécuté par veuve Vannier et fils, avril 1813, et acheté en même temps qu'un pied de cierge pascal, dans le style Louis XV, qu'avait réformé Viollet-Leduc dans l'ameublement de Notre-Dame de Paris.

STATUE DE MGR DE ROHAN. — Revenons à la chapelle proprement dite du Saint-Suaire. A l'entrée, se dressent deux grandes statues de marbre blanc. C'est d'abord celle du cardinal de Rohan, exécutée en 1835, par Clésinger. Le prélat est représenté à genoux, dans l'attitude de la prière. Une inscription, gravée sur le piédestal de la statue, rappelle tous les titres de l'illustre

prélat, et particulièrement son zèle pour la décoration de sa cathédrale, et les dons qu'il lui a légués après sa mort.

STATUE DE MGR MATHIEU. — Du côté opposé paraît la lourde statue assise du cardinal Mathieu, œuvre du baron Bourgeois (1880). La main du prélat semble indiquer un carton déployé où figure l'indication des œuvres principales de sa longue carrière. Elle est ainsi conçue : DEO MVNVS — *Templa extructa seu exornata, — Ecclesia cathedralis renovata, — Seminaria amplificata, — Scholæ pueris educandis ædificatæ — cœnobia restituta — sodalitates sacræ instauratæ, — Œrarium pro cleris sustentandis locupletatum, — Diœcesis parochiæ pastorali cura visitatæ, — pauperes christi sublevati, — Jura Apostolicæ Sedis vindicata.*

LE DALLAGE DU SAINT-SUAIRE. — Le dallage mosaïque du Saint-Suaire est un don que le cardinal Mathieu a fait à la cathédrale en 1869. Il représente une Jérusalem idéale avec ses portes et ses tours. Cette chapelle du Saint-Suaire, écrasée en 1729 par la chute du clocher de Saint-Jean, avait été restaurée dans le style grec et richement ornée de marbres.

L'AUTEL DU SAINT-SUAIRE. — Dans l'autel qui est aussi de marbre, on avait pratiqué une es-

pèce de coffre-fort, garni de barres de fer, où l'on conserva, jusqu'en 1794, la célèbre relique du Saint-Suaire. C'est sur cet autel qu'en 1793, on força une jeune fille de seize ans, Mlle Cucey, à venir s'asseoir pour représenter la déesse Raison. L'autel existe encore, et l'on remarque, sur le devant, une plaque de marbre d'une nuance différente, qui semble indiquer la place où existait l'enfonçure qui contenait le coffre du Saint-Suaire, relique disparue en 1794.

Tableaux du Saint-Suaire. — Cette chapelle, consacrée au culte de la Passion, contient surtout des ornements destinés à rappeler les mystères de la mort de Jésus. Dans le fond est le tableau de la Résurrection, de Carle Vanloo, payé par le Chapitre 2,200 fr. Des scènes de la Passion sont représentées dans les quatre belles peintures qui ornent les côtés de ce sanctuaire. Elles sont l'œuvre de Natoire et de Detroye. Les sculptures de l'étage supérieur ont la même destination. Ce sont des anges qui portent les instruments de la Passion. Au milieu de la gloire un ange apparaît au-dessus des nuages. Il porte en triomphe la croix du Sauveur. Un de nos chroniqueurs raconte que pendant la Terreur cet ange a porté le faisceau d'armes surmonté du bonnet rouge.

VI

La basse nef de gauche

L'HORLOGE ASTRONOMIQUE. — En entrant dans la nef de gauche nous apercevons le cadran de l'horloge astronomique, placé à l'intérieur de l'église, pour l'usage des paroissiens. C'est au rez-de-chaussée de la tour des cloches qu'est installé le monument, véritable chef-d'œuvre de M. Vérité, horloger de Beauvais. Il l'acheva en 1860, après deux ans et demi de travail non interrompu. C'est encore une œuvre due à l'initiative du cardinal Mathieu. Cette horloge ne comprend pas moins d'environ trente mille pièces en acier et en cuivre verni. Une brochure de trente-six pages, accompagnée d'un plan, est destinée à décrire, pour les hommes compétents, le mécanisme de ce monument. Mais la plupart des visiteurs ne peuvent apprécier que le bel ensemble de l'œuvre et la mise en scène des personnages représentés par les statuettes mouvantes qui figurent à certaines heures. C'est surtout à midi que les curieux

viennent visiter cette horloge, qui surpasse celle de Strasbourg par les nombreuses et savantes combinaisons qu'elle reproduit. On peut la visiter tous les jours, les dimanches et fêtes exceptés, de dix heures du matin à trois heures du soir.

La sonnerie. — Elle comprend neuf cloches. La plus grosse et la plus ancienne pèse 8,200 livres. C'est le bourdon. Il a été fondu en 1788 par Cupillard, de Morteau. C'est la seule cloche de Saint-Jean qui reste de l'ancienne sonnerie du XVIII[e] siècle, qui se composait de sept cloches. L'Assemblée nationale ayant décidé qu'on supprimerait *les cloches inutiles*, la municipalité de Besançon permit de conserver, pour les grandes cérémonies, la *première cloche, dite du Saint-Suaire*. C'est celle qu'on entend encore avec toutes les autres dans les grandes solennités.

Toutes ces cloches, dit un de nos chroniqueurs, se font entendre chaque fois que Mgr l'Archevêque officie pontificalement. Rien de beau et de magnifique comme le roulement de ces neuf cloches, surtout en hiver, lorsque vers les six heures du soir, elles annoncent à la cité silencieuse, et à plusieurs lieues à la ronde, que Mgr l'Archevêque donne la bénédiction solennelle du Saint Sacrement.

Baptistère. — En montant la nef, la première chapelle qu'on rencontre à gauche est celle dite *des fonts*. Jusqu'en 1792, les fonts baptismaux avaient été à la chapelle Saint-Denis. Une restauration de la cathédrale s'accomplissait alors sous la direction de l'abbé Roy, premier vicaire de la paroisse épiscopale. Il fit transporter le baptistère dans la première chapelle au bas de l'église, où il est encore aujourd'hui. Il le remplaça par un beau bassin qui n'est autre chose que le bénitier de l'église des Jacobins ou Dominicains, dont il porte les symboles dans ses sculptures. On y voit, en effet, dit M. l'abbé Guibard, le chien de saint Dominique, tenant le flambeau allumé, l'étoile, le chapelet, qui forme des guirlandes de perles répétées à plusieurs endroits. La date de ce bénitier (1691) est écrite en roses, toujours pour rappeler Notre-Dame du Rosaire.

La cène. — Contre la muraille de cette chapelle est fixé un mauvais bas-relief du XVIe siècle, en marbre blanc, représentant la *Cène*. Il décorait autrefois l'une des faces du grand autel de Saint-Jean, comme l'indique l'inscription suivante placée par ordre de Mgr Mathieu en 1845. *Antica facies veteris aræ majoris hujus basilicæ ex abdito translata.*

Notre-Dame de Pitié. — Sur l'autel de cette chapelle est exposé un groupe représentant le Christ mort, entre les bras de sa divine mère. Ce groupe, en albâtre, plein d'expression, vient de l'église Saint-Vincent (aujourd'hui Notre-Dame) d'où il a été transporté à la cathédrale à la Révolution.

La Rose de Saint-Jean. — C'est une des pièces les plus intéressantes de notre cathédrale. Voici son histoire en abrégé :

Une tradition, recueillie par Chifflet (*Vesontio* ii, 28) rapporte que sainte Hélène, mère de Constantin, voulut aider Hilaire, évêque de Besançon, à construire sa basilique. Vers l'an 324 elle lui envoya un bateau chargé de marbres En remontant le Doubs ce bateau se brisa. Parmi les débris de ce naufrage, un marbre précieux aurait été sauvé. C'est celui qui devait servir de pierre sacrée pour l'autel de la basilique.

Ce marbre ancien subsiste. Des documents authentiques le mentionnent en 1050. Cette année il fut consacré par le pape Léon IX qui se trouvait à Besançon. Il fut placé par lui sur l'autel de la cathédrale de Saint-Etienne. Ce marbre circulaire a un mètre sept centimètres de diamètre. Il est creusé en forme de rose, présente huit lobes régulièrement distribués. Il

porte les signes de l'Eglise primitive : la colombe, la croix, le chrisme ou monogramme du Christ, les lettres A et Ω, et l'agneau pascal. Sur le pourtour on lit cette inscription : *Hoc signum præstat populis cœlestia regna.*

M. de Rossi considérait comme *antiques* ce marbre ainsi que les caractères qu'on y avait gravés. Posé en 1050 comme pierre sacrée sur l'autel de Saint-Etienne, il en fut enlevé en 1674, lors de la démolition de cette église, et transporté à Saint-Jean. Ce n'est qu'en 1711 qu'il fut replacé comme pierre d'autel de l'église métropolitaine. Par un usage singulier, conservé jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le jeudi-saint, après le lavement des autels, on versait seize pintes de vin rouge dans ce marbre, en les bénissant. Chaque chanoine en buvait quelques gouttes, et le reste était distribué au peuple. Cet usage était un souvenir des agapes fraternelles de l'Eglise primitive.

En 1790, l'abbé Roy, qui présidait aux réparations de la cathédrale, fit incruster ce marbre dans le mur au fond de l'abside. Il y resta encastré jusqu'en 1898. Il en fut enlevé à cette époque et transporté au baptistère, où le Chapitre fit ériger une colonne sur laquelle repose ce monument vénérable, avec cette inscription :

La Rose de Saint-Jean : Ancien marbre sacré, posé en 1050 par le pape Léon IX sur l'autel de Saint-Etienne, descendu à Saint-Jean en 1674, placé en 1711 sur le grand autel de la cathédrale, incrusté en 1790 dans le mur de l'abside, déposé le 6 janvier 1898 dans la chapelle du baptistère.

CHAPELLE DE SAINT-JOSEPH. — C'est celle qui suit immédiatement le baptistère. Dédiée d'abord aux anges gardiens, puis à saint François-Xavier, elle est sous le vocable de saint Joseph depuis que Léon XIII a proclamé ce saint patriarche, le patron de toutes les familles. Elle n'a rien qui puisse attirer la curiosité du visiteur. Une grande statue de saint Joseph se dresse au-dessus du tabernacle, et des *ex voto*, inscrits sur des plaques de marbre, indiquent la confiance des fidèles dans la protection du chef de la Sainte Famille.

CHAPELLE DU ROSAIRE. — On l'appela d'abord la chapelle des Boitouset, parce qu'un chanoine de ce nom l'avait fait construire à ses frais. Elle était regardée comme la plus belle de Saint-Jean. « Son entrée, dit un ancien manuscrit, est construite de marbre blanc et rouge, desquels on a érigé un ordre corinthien qui fait l'ornement de cette entrée. »

Aujourd'hui elle n'est plus désignée que sous le nom de Notre-Dame des Jacobins, et voici son histoire : Les Jacobins ou Dominicains, établis à Besançon dès 1224, avaient une église dédiée au saint Rosaire. Cette dévotion s'accrut encore à l'occasion d'une sainte image que leur offrit Claude Menetrier, chanoine de Besançon. C'était un savant antiquaire qui, se trouvant à Rome, obtint du peintre florentin Passignano un tableau représentant la Vierge et l'enfant Jésus. Quand il revint en France, le vaisseau qui le portait échoua près de Marseille. Toutes ses œuvres d'art périrent excepté le tableau de Passignano. Menetrier, arrivé à Besançon, en fit hommage à l'autel du Rosaire, dans l'église des Jacobins (1633). La sainte image y fut en grande vénération jusqu'à la Révolution. L'impiété triomphante n'osa pas détruire ce monument de la foi de nos pères. On se contenta de la transporter dans la cathédrale, et elle fut déposée dans la chapelle où elle est aujourd'hui.

Pendant les plus mauvais jours de la Terreur elle resta dans ce sanctuaire, protégée par le respect public. M. l'abbé Guibard écrit que les magnifiques boiseries qui garnissaient cette chapelle ont été enlevées en 1832, et remplacées par les douze apôtres, sculptés par Clésinger.

Mgr de Rohan mourut cette année. Un petit coffre, rouge et or, qui renferme la langue et les yeux de ce prélat, est placé sur la fenêtre de droite avec cette inscription qui rappelle sa dévotion à Notre-Dame : *Mariæ Augustus matris filius.*

L'Immaculée-Conception. — En avançant dans la basse nef nous rencontrons la chapelle de l'Immaculée-Conception. Rien, si ce n'est la voûte, n'y attire l'attention du visiteur. Quant à la plupart des statues exposées successivement sur l'autel, ce sont, en somme, des sculptures de magasin.

La fête de la conception de Marie est, depuis des siècles, en honneur dans le diocèse. Elle est indiquée dans un bréviaire bisontin du xiv[e] siècle, ainsi que dans nos statuts de 1430, de 1489, et dans le missel d'Antoine de Vergy de 1527. En 1643, Claude d'Achey consacra solennellement son diocèse à l'Immaculée-Conception. Tels sont, à défaut d'œuvres d'art, les souvenirs que nous rappelle cette chapelle.

Chapelle du Sacré-Cœur. — C'est dans la crypte de cette chapelle que reposent les restes des souverains qui, pendant environ 240 ans, ont gouverné la Franche-Comté, savoir : Renaud I[er], 1057, — Guillaume-le-Grand, 1087, — Renaud III

1148, — Gaucher III, 1175, — Etienne de Vienne, 1193, — Gérard, comte de Vienne, 1194, — Othon Ier, 1200, — Etienne de Bourgogne, 1290. Ces huit personnages furent inhumés dans le vaste parvis de l'église Saint-Etienne. Au xvie siècle, on fit exécuter, au dessus de leurs tombes, des peintures murales où l'imagination de l'artiste suppléait à l'exactitude historique. En 1674, à l'époque de la conquête, l'abbé Jules Chifflet fit faire, par Jacques Bauldot, des copies de ces peintures. Elles sont aujourd'hui à l'hôtel de ville, Les copies qui sont à la chapelle du Sacré-Cœur sont dues au pinceau de M. Edouard Baille.

Lors de la démolition de l'église Saint-Etienne, les restes des comtes furent transportés à Saint-Jean, et déposés sous le pavé de la grande nef, où ils restèrent oubliés pendant près de deux siècles. Le cardinal Mathieu les ayant découverts, voulut leur donner une sépulture plus digne. C'est dans ce but qu'il fit construire, en 1865, dans la chapelle du Sacré-Cœur, la crypte où il a fait, dit-il, transférer ces restes mortels avec le respect dû aux bienfaiteurs de son église. On arrive à cette crypte par un escalier pratiqué derrière l'autel. On y trouve quatre cercueils, renfermant chacun deux squelettes, avec les épitaphes en lettres d'or sur marbre noir.

Dans l'intérieur de la chapelle sont dressés les portraits des huit comtes de Bourgogne, reproduction des anciennes fresques de Saint Etienne,

CHAPELLE DE SAINT-DENIS. — C'est la dernière qu'on rencontre en montant la nef de gauche. Malgré le titre qu'elle porte ordinairement, on n'y a jamais rendu un culte particulier à saint Denis, ni vénéré son image. C'est saint Lin qui y fut honoré lorsque l'ancien baptistère, placé sous son nom, dans un lieu voisin de Saint-Jean, fut transféré à l'église métropolitaine. C'est seulement dans cette chapelle que, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, il fut permis de baptiser, à Besançon, dans les octaves de Pâques et de la Pentecôte. Cet usage rappelait les temps où l'on baptisait les catéchumènes dans la primitive Eglise.

La chapelle actuelle de Saint-Denis, a été construite vers 1550, aux frais de François Bonvalot, beau-frère du chancelier de Granvelle et administrateur de l'archevêché de Besançon. Ses armoiries sont représentées sur une des clefs de la voûte.

L'ancien retable de cette chapelle, aujourd'hui remplacé par un vitrail, était du style de la Renaissance. Il était de pierre et de marbre, et renfermait des reliques déposées par l'archevêque

Ant. Pierre I[er] de Grammont. Dans la niche du milieu était placée la statue de la Sainte Vierge, déposée aujourd'hui, ainsi que la statue de saint Lin, dans le passage, près du vestiaire des chanoines.

Près de la chapelle Saint-Denis est l'entrée du caveau funéraire où, depuis la Révolution, sont déposés les restes de nos archevêques défunts. C'est là qu'on enterrait autrefois les chanoines. Jusqu'en 1674, les archevêques étaient ordinairement inhumés à Saint-Etienne. Lors de la destruction de cette église, leurs ossements furent recueillis et transférés à Saint-Jean, au caveau qu'Ant. Pierre de Grammont avait fait pour les y déposer. En 1794, ces tombes furent violées ; on en enleva tout ce qui était de quelque valeur. Ce n'est qu'en 1829 que Mgr de Rohan, faisant élever, dans le chœur, un nouvel autel, fit faire des réparations dans la crypte, qui est disposée maintenant pour la sépulture de nos archevêques. Le dernier inhumé dans ce caveau funéraire a été Mgr Ducellier.

Imp. H. Bossanne, Besançon